

instituait le gouvernement pacifique comme Tibère avait institué la tyrannie. Deux siècles plus tard, avec des prétentions de grandeur et de génie, Dioclétien perdit l'empire; sans autre prétention que celle du bon sens honnête, Trajan le sauvait.

### CHAPITRE III

#### GOVERNEMENT DE L'ITALIE

Voilà donc Rome purifiée et rassurée; mais il fallait aussi gouverner et vivifier le monde. Ne pas tuer était bien, faire vivre était mieux encore.

Dans tout empire, et surtout dans un empire aussi vaste et aussi divers que l'était celui de Rome, deux choses sont nécessaires, la force au centre, la vie aux extrémités.

Or le centre de l'empire, ce n'était pas Rome seule, c'était l'Italie. Rome, ville de désœuvrés et de mendiants, sans commerce, sans industrie, sans vigueur militaire; grossie seulement des oisifs et des pauvres qu'y appelaient les aumônes impériales; comptant, sur un million d'hommes, deux cent mille indigents légaux; peuplée d'esclaves et de fainéants beaucoup plus que d'hommes laborieux et libres: Rome était, pour l'Italie et pour l'empire, un ornement, mais en même temps un fardeau; pour les Césars, une ré-

sidence glorieuse, mais non un point d'appui. Ce qui était à souhaiter pour l'unité et la stabilité de l'empire, ce n'était pas seulement une Rome splendide; c'était une Italie robuste, fertile, saine, peuplée, riche de laboureurs et de soldats. L'Italie, dont tous les habitants étaient citoyens romains, dont le sol tout entier avait les privilèges de la terre romaine, l'Italie, qui n'était pas une *province*, mais qui appelait *provinces* le reste de l'empire, l'Italie était la vraie patrie, le domicile propre de la nation romaine. Là était le centre de l'empire, le nœud de son unité, la véritable capitale du monde romain. Pour cet empire, qui était une fédération de peuples et de royaumes, la capitale devait être, non pas une ville, mais un pays.

A une Italie forte et puissante, la grande fédération cosmopolite pouvait aisément se rattacher. Tous ces peuples si distants les uns des autres, avec leurs lois, leurs mœurs, leurs dieux, leurs libertés diverses, pouvaient impunément vivre chacun de leur propre vie, dès qu'au milieu d'eux vivait la nation présidente, le peuple italo-romain. Soumis par lui, protégés par lui, par lui ils pouvaient au besoin être ramenés au devoir. L'Italie puissante et les provinces libres, tel était l'idéal de l'empire qu'Auguste avait tâché de construire.

Mais cette Italie, Trajan la voyait dans un triste état. L'empire romain, à l'encontre des États modernes, loin d'exagérer la puissance de son centre, l'avait plutôt laissé s'affaiblir. La vie était aux extrémités, au centre elle défailait. L'Italie conquérante était stérile pendant que les provinces conquises étaient florissantes. Elle avait fécondé le sol barbare, elle avait épuisé le sien. Elle avait donné à la terre des peuples vaincus une valeur que sa

propre terre n'avait plus<sup>1</sup>. Elle avait donné la civilisation au monde, mais à elle le pain manquait.

C'étaient là des vices radicaux qui dataient bien de deux siècles, qui avaient pu être diminués par la sage domination de Vespasien et de Titus, mais qui venaient d'être cruellement aggravés par la tyrannie de Domitien. La tyrannie des Césars, présente partout, se faisait sentir en Italie plus qu'ailleurs. Elle y rendait la richesse dangereuse, la propriété précaire, la paternité funeste, la vertu périlleuse, le courage rare. Elle y appelait les aventuriers et les esclaves, elle en écartait les gens riches et les gens de cœur. Elle aggravait cette triple peste : abandon de la culture, abâtardissement de la race, affaiblissement des traditions et des sentiments.

Il y avait sans doute certains maux auxquels le remède était facile. L'administration égoïste de Domitien avait tout laissé à l'abandon. On nous peint les chemins « obstrués de boue, de pierres, de ronces, fatigants à la montée, dangereux à la descente, rudes, sinueux, coupés par de grands fleuves, traversant de vastes déserts où la dent des loups était à craindre. » Trajan restaura les routes<sup>2</sup>; la

<sup>1</sup> Une terre dont parle Pline et qui valait autrefois cinq millions de sesterces, n'en vaut plus que trois, grâce au manque de cultivateurs. Les fermiers se ruinent, il faut les poursuivre, vendre leurs meubles, etc., *Ep.*, III, 49 (*Hæc penuria colonorum et communi temporum iniquitate qua et reditus agrorum, sic etiam pretium retro abiere*). Au moment d'un renouvellement de bail au bout de cinq ans, on reconnaît que l'arriéré, malgré des remises successives, n'a pas cessé de se grossir. Le fermier, indifférent à la conservation de la terre, enlève et consomme hâtivement tout ce qu'elle produit. Pline ne voit d'autre remède que d'établir le métayage en envoyant de ses esclaves ou affranchis pour surveiller les métayers. (*Ep.*, IX, 57.) Voyez encore sur la diminution des biens en capital et en revenus, II, 4; VI, 2.

<sup>2</sup> Galenus, *de Modo medendi* IX, 8.

voie Appia fut refaite dans cette partie qui traverse les marais Pontins; elle passa sur une chaussée de pierres qui dominait ces marécages, dangereux alors comme aujourd'hui; des constructions, élevées de distance en distance, servirent d'abri aux cantonniers, de lieu de repos aux voyageurs; des ponts donnèrent passage aux eaux vers la mer<sup>1</sup>. Par trois routes nouvelles, Trajan d'abord longea la mer de Toscane et atteignit la Sicile; longea ensuite l'Adriatique, et unit entre eux les deux grands ports qui s'ouvraient, l'un à l'Illyrie, l'autre à la Grèce; et enfin, par une voie transversale, il réunit les deux mers et les deux rivages de l'Italie l'un à l'autre, et tous deux avec Rome<sup>2</sup>.

Les routes eussent été presque inutiles si des ports ne se fussent trouvés au bout. L'Italie centrale en avait à peine. Ostie, le port naturel de Rome, rétabli par Auguste, ensuite par Claude, s'encombrait toujours. Trajan releva ce Pharos tyrrhénien, comme le poète l'appelle, et donna son nom (*portus Trajani*) au havre restauré. Mais il comprit sans doute que là, la destruction était inévitable, et il donna à Rome un second *port de Trajan* (*Centumcellæ*), aujourd'hui Civita-Vecchia, dont il semble avoir été le véritable fondateur. La villa du prince dominait le rivage, et c'est de là que Pline

<sup>1</sup> Cette restauration est rappelée par un bas-relief de l'arc de Trajan, transporté maintenant à celui de Constantin, où la voie Appia, figurée par une femme appuyée sur une roue, implore le secours de l'empereur. Sur le travail de Trajan dans les marais Pontins, voy. Gruter, 199, 1019, Dion, LXVIII, 15 (années 110 et 111).

<sup>2</sup> 1° *Via Trajana Appia*, de Salente à Reggio. Les peuples riverains contribuèrent à sa construction. (*Inscript.* Orelli, I, 150; Reimar *ad Dionem*.)

2° *Via Trajana Frentana*, le long de l'Adriatique, de Brindes à Ancône (*Inscript.*)

3° *Via Trajana*, de Bénévent à Brindes. (*Inscript.*, des années 109-110.) Mention des trois *viæ Trajanæ*. (*Inscr.* Orelli, 5506. Gruter, 446.)

nous décrit, en un pittoresque langage, le labeur que Trajan y fait exécuter : « Le côté gauche du port est achevé. On travaille au côté droit. Au milieu, une île s'élèvera, qui brisera les flots de la mer et ouvrira aux marins une double et sûre entrée. Pour la construire, des navires chargés de pierres immenses viennent jeter là leurs fardeaux, qui s'accumulent et forment la digue. Déjà une croupe rocheuse s'élève au-dessus des eaux; la vague qui vient se briser contre elle s'élance vers le ciel, et, retombant avec fracas, laisse la mer au loin écumante<sup>1</sup>. » Sur l'autre rivage et sur l'autre mer, le havre d'Ancône répondait à celui de Civita-Vecchia. Un arc de triomphe, encore debout aujourd'hui, glorifie Trajan d'avoir, à ses frais personnels, rendu ce port plus sûr pour les navigateurs; et, dans ces actions de grâce, un usage touchant unit à son nom celui de Plotine, sa femme, et de sa sœur Marciana, celle-ci déifiée par la mort. Dans ces travaux, Trajan était bien le *très-prévoyant* empereur dont parle l'inscription<sup>2</sup>. Il donnait à l'Italie centrale les deux ports qui, sur les deux mers, sont aujourd'hui encore ses grands accès. L'Italie n'était grande que comme centre du monde romain; elle ne pouvait lui rendre ses abords trop faciles. Par ces ports et par ces routes, par les postes qui les parcouraient et que Trajan avait aussi rétablies<sup>3</sup>, l'Italie recevait du monde la force et la richesse; elle donnait au monde l'unité et la paix.

<sup>1</sup> Plin., *Ep.*, VI, 51. Une médaille de Trajan montre ce port achevé, entouré de riches édifices, et abritant des trirèmes.

<sup>2</sup> PROVIDENTISSIMO PRINCIPI... QVOD ACCESSVM ITALIAE HOC ETIAM ADDITO EX PECVNIA SVA PORTV TVTIOREM NAVIGANTIBVS REDDIDERIT... (Inscription de l'arc de triomphe de Trajan (an. 114 ou 115).)

<sup>3</sup> Aurel. Victor; Plin., *Ep.*, X, 14, 54, 55, 120.

Par ces ports et par ces routes, l'Italie recevait même son pain. On sait que depuis longtemps elle vivait de blé étranger. Mais ce blé, au lieu de l'acheter en commerçante, elle l'exigea longtemps en conquérante. A titre d'impôt ou de surcroît d'impôt, elle se le fit donner par l'Égypte, l'Afrique, la Sicile, l'Espagne. Ou bien, quand elle l'acheta, elle en fixa le prix arbitrairement; pour être sûre qu'on ne le vendit pas à d'autres plutôt qu'à elle, elle désigna certains ports, par où devaient se faire exclusivement l'importation et l'exportation. Cela semblait alors chose toute simple et toute avantageuse. Or, ce qui ne semblait pas, mais ce qui est tout simple, elle réussissait par là à payer le blé plus cher, à force de l'avoir voulu payer moins. Plutôt que d'aller sur ce marché unique qu'elle lui ouvrait, le blé sortait en contrebande ou pourrissait dans les greniers. Comme toujours, la loi arbitrairement imposée au commerce rendait le commerce plus désavantageux à celui qui imposait cette loi.

Trajan comprit ce mal et sut y remédier. Seize siècles à l'avance, il devina Turgot. Pline nous explique très-bien le bénéfice que Trajan sut tirer de la liberté commerciale : « Pompée, quand il a délivré la mer des pirates, n'a pas rendu un plus grand service à la chose publique, que notre bien-aimé père, lorsque par son autorité, sa sagesse, la confiance qu'il a inspirée, il a rendu les chemins faciles, ouvert les ports, ... rapproché les nations; si bien que tout ce que produit l'une semble appartenir à toutes. Ne voyons-nous pas comment, sans faire tort à personne, toutes les années sont pour Rome des années d'abondance? On n'enlève plus à nos alliés (sujets) comme à des ennemis, des moissons destinées à pourrir dans nos greniers. Ils apportent mainte-

nant d'eux-mêmes ce que leur ont donné leur sol, leur climat, leur ciel; de nouvelles réquisitions ne viennent pas s'ajouter au fardeau des anciens tributs. Ce que le fisc est censé acheter, il l'achète réellement. Aussi, sur ce marché, où l'acheteur et le vendeur débattent librement leur prix, y a-t-il toujours abondance. Rome est rassasiée et les provinces ne manquent pas<sup>1</sup>. »

Et voyez quel bienfait eût été pour l'empire romain, si on eût voulu la maintenir, cette liberté que les États modernes ont eu tant de peine à apprécier. On peut dire que dès lors, grâce à la diversité des sols et des climats de l'empire, la disette eût été impossible. Sans droits de douane, sans autres frais que les frais de voyage, une province aurait toujours pu en nourrir une autre. L'Égypte d'ordinaire nourrissait Rome pendant un tiers de l'année; mais voilà qu'un jour, sous Trajan, les débordements du Nil manquent, et l'Égypte se trouve stérile. Elle prie beaucoup le fleuve-dieu, elle lui jette des fleurs de lotus et des cachets marqués d'hiéroglyphes; rien n'y fait. Grand danger pour l'Égypte, pour Rome même, où cette question du débordement du Nil avait été souvent une question politique des plus menaçantes! Mais, cette fois, la liberté du commerce vient au secours. Les blés d'Afrique, de Sicile, d'Espagne, n'ont plus l'habitude de se cacher; depuis que tous les chemins leur sont ouverts, ils connaissent, mieux que tout autre chemin, celui de Rome; ils viennent à Rome, et de Rome ils viennent même en Égypte. Grâce à Trajan, selon Pline, meilleur dieu que le Nil, Rome nourrit à son tour sa chanceuse nourrice, Alexandrie. Cette presque impossibilité de la disette ne pouvait-elle pas faire bénir, ce jour-

<sup>1</sup> Pan., 29.

là, l'unité romaine, et consoler les peuples de la perte d'une indépendance qui, en pareil cas, ne leur eût servi qu'à mourir de faim?

Mais ce n'était là encore, proportion gardée, qu'un bien facile à faire, qu'un mal facile à réparer. Nourrir l'Italie de blé étranger était bien; la nourrir de son propre blé, et pour cela lui rendre des hommes, relever chez elle la culture et la population, eût été bien mieux.

César, Auguste, Claude, Vespasien, l'avaient essayé<sup>1</sup>, et, ce qu'ils avaient fait, Trajan ne manqua pas de le faire après eux. Ils avaient voulu coloniser l'Italie par le monde, après que l'Italie eut colonisé le monde. Ils avaient demandé aux légions sorties de toutes les provinces un supplément d'habitants pour la péninsule. Nerva, lui aussi, avait employé soixante millions de sesterces à acheter des terres où il installa des citoyens romains indigents. Trajan en fit autant. A Ostie, à Lanuvium, dans d'autres villes encore<sup>2</sup>, il installa des colonies de vétérans, en même temps qu'il interdisait (autant qu'il le pouvait faire) à ses successeurs de fonder au dehors de nouvelles colonies au dépens de l'Italie<sup>3</sup>. Mais hélas! remèdes impuissants! Les colons se succédaient inutilement les uns aux autres; les vétérans de Trajan aux vétérans de Néron, comme les vétérans de Néron avaient succédé aux vétérans d'Auguste. Très-amateurs de théâtre et très-peu amateurs de la culture, ils ne devenaient ni colons ni pères de familles; et, au bout de quel que trente ans, leur place était vide.

<sup>1</sup> Suet., in *Cæs.*, 42; voyez *les Césars*, Jules César, § 5, t. I, p. 150; Auguste, § 2, p. 19 et suiv.; Claude, § 2, t. II, p. 55 et suiv.; et ci-dessus, p. 45 et suiv.

<sup>2</sup> Ardea. Laurium Lanuvia. Ostie.— Sous Nerva, Vitulæ. (Front., *de coloniis*).

<sup>3</sup> Jul. Capitolin, in *M. Aur.*, 11.

Auguste, Claude, Vespasien, avaient essayé une transplantation d'un autre genre<sup>1</sup>. C'étaient les plus riches et les plus dignes citoyens des provinces qu'ils avaient voulu, par le titre de sénateurs, attacher à la terre italique; ils ne les y avaient pas seulement attachés, ils les y avaient rivés; ils ne leur permettaient pas d'en sortir sans un congé exprès. César et Tibère avaient même exigé que les grandes fortunes mobilières se transformassent en fortunes territoriales italiques; ils n'avaient (au moins en certains cas, je le suppose) autorisé un créancier à poursuivre le paiement de sa créance qu'à la condition de placer en terres d'Italie un tiers de la somme payée : tout cela, pour relever la propriété immobilière en Italie, pour y attirer la richesse sédentaire et sérieuse, au lieu du parasitisme vagabond, oisif et affamé. Trajan marcha aussi dans cette voie, mais avec une modération plus intelligente; il exigea que tout candidat aux magistratures romaines, en d'autres termes, tout futur sénateur, constituât en terres italiques le tiers de sa fortune, « afin, dit Pline, que ceux qui venaient demander à l'Italie quelques honneurs fissent d'elle, non leur auberge, mais leur patrie<sup>2</sup>. » Faibles moyens pourtant, moyens factices, qui ne pouvaient relever une valeur déchue, que la fraude devait éluder toujours et qui n'attestent guère que la grandeur du mal!

Aussi ces moyens ne purent-ils satisfaire ni Nerva, ni Trajan, et sous leur règne surgit du moins une pensée nouvelle.

Il y avait des charges onéreuses et funestes, mais aux-

<sup>1</sup> Suet. in *Cæs.*, 42; in *Tib.*, 49; in *Claud.*, 16, 25. Dion, XLI, LII, 42, LX, 25 Tacite, *Annal.*, VI, 16, XII, 25.

<sup>2</sup> *Ep.*, VI, 19.

quelles nul prince ne pouvait se soustraire. Telles étaient ces distributions de blé qui se faisaient de mois en mois, ces distributions d'argent qui se faisaient dans toutes les grandes circonstances, à deux ou trois cent mille désœuvrés de Rome. Cette largesse était funeste dans ses résultats, inique dans ses exclusions. Elle s'adressait à Rome ville fainéante, à l'exclusion de l'Italie cultivatrice et laborieuse; aux hommes valides qui auraient dû vivre de leur travail plutôt qu'aux infirmes, qu'il eût été honnête de secourir, mais qu'à titre d'absents et surtout à titre d'inoffensifs, on négligeait; aux adultes qui pouvaient quelque chose par eux-mêmes, plutôt qu'aux enfants, dont la charge, si redoutée à cette époque, pesait lourdement au père de famille. Ce n'était pas un acte de bienfaisance, c'était une prime donnée à l'oisiveté par la peur.

Auguste avait senti le mal. Il aurait voulu supprimer ces distributions; mais, toute réflexion faite, il le trouva impossible. Les estomacs affamés eussent fait à coup sûr une révolution. Il aima mieux étendre ces largesses en tâchant de les rendre utiles, y appeler les enfants avant l'âge de onze ans, qui était la limite fixée jusque-là, y faire participer s'il se pouvait le commerçant et le laboureur, y faire peut-être même participer l'Italie<sup>1</sup>. Il avait essayé quelque chose; mais son règne de cinquante ans n'avait pas suffi pour mener à bout cette pensée. Après lui, et l'avare Vespasien, et le sage Nerva, et le prévoyant Trajan avaient reculé devant l'idée d'une suppression; le blé du prince était resté l'apanage exclusif des deux cent mille parasites du Forum.

Seulement Nerva et Trajan reprirent la pensée d'Au-

<sup>1</sup> Voy. *les Césars, Auguste*, § 1, t. 1, p. 202.

guste, et d'une institution mauvaise, dussent-ils la rendre plus onéreuse au Trésor, ils essayèrent de faire sortir quelque bien. Trajan admit les nouveaux venus et les absents. Il admit les malades. Il admit surtout les enfants. Mais, peu à peu, ce secours donné à la jeune génération prit une forme plus régulière, mieux entendue, plus sincèrement bienfaisante. Au lieu d'une simple diminution dans le prix du blé et de quelques 200 ou 300 sesterces dans les grandes occasions, Nerva et Trajan assurèrent par une somme annuelle la vie et l'éducation de ces frères créatures. Ils n'exclurent même pas le sexe le plus dédaigné. Au temps du *Panégyrique* de Pline (an 100), cinq mille enfants, garçons ou filles, étaient admis à cette assistance. Peu à peu ce bienfait s'étendit (de préférence peut-être) hors de l'enceinte de Rome, là où les distributions de blé ne s'étendaient pas. Nerva avait commencé cette libéralité extra-romaine<sup>1</sup>, Trajan la continua. Dans toutes les portions de l'Italie, un certain nombre de familles, choisies parmi celles des citoyens romains libres de naissance (*ingenui*), purent confier à la sollicitude du prince la vie de leurs enfants.

Et, par la même mesure, Trajan opérait encore un autre bien. Une découverte moderne nous a fait connaître les détails financiers de cette œuvre. En 1747, des paysans de Macinesso, à dix-huit milles au sud de Plaisance, trouvèrent en fouillant la terre une table de cuivre, large d'un mètre et demi sur trois environ, et du poids de six cents livres (196 kilog). Ils ne virent rien de mieux à faire que de la briser pour en vendre les morceaux de côté et d'autre.

<sup>1</sup> *Pueros puellasque parentibus egestosis natos sumptu publico per Italica oppida ali jussit (Nerva.)* Aurel. Victor., *Epitome*.